

« Le monde est notre maison » (Jeronimo Nadal)

François-Xavier Dumortier s.j.

Lourdes, 18 septembre 2014

Au début de cette intervention, je voudrais d'abord vous dire ma profonde joie de me retrouver parmi vous, aujourd'hui, en cette cité Saint Pierre et en cette ville de Lourdes où nous avons déjà vécu tant de moments forts comme famille ignatienne. Je suis vraiment heureux de pouvoir participer pleinement ce soir et demain à cette session qui nous rassemble.

Le sujet qui m'a été proposé porte sur la nécessité de vivre une vie spirituelle qui ne se referme pas sur elle-même mais qui nous invite à nous confronter paisiblement aux réalités et aux questions du monde. Pensant qu'il n'y a pas de vie spirituelle qui puisse faire l'économie d'un rapport fort au monde, sous des modalités qui sont toujours diverses, j'ai choisi d'intituler mon propos : « le monde est notre maison » en empruntant ces mots à Nadal. Je voudrais partager avec vous quelques réflexions qui sont aussi des convictions. Il me semble en effet que, depuis ses origines, la spiritualité ignatienne ouvre largement le cœur et l'esprit aux dimensions et aux réalités du monde : rappelons-nous que l'envoi de François-Xavier par Ignace (la Bulle *Regimini militantis* est de 1540 et François-Xavier embarque en avril 1541) n'a pas attendu que la Compagnie ait les moyens d'envoyer des hommes au loin... Cette ouverture au monde jusque sur ses frontières les plus lointaines, frontières qui traversent aujourd'hui nos sociétés et leur sont en quelque sorte intérieures, fait partie, me semble-t-il, de toute expérience spirituelle et certainement de la spiritualité ignatienne.

Je voudrais développer mon propos en trois moments : l'expérience spirituelle, la docilité à l'Esprit, l'appel des frontières.

I. L'expérience spirituelle est un cheminement...

L'expérience spirituelle ne se limite pas à un moment du temps et de notre histoire : elle ouvre un chemin ; elle est un cheminement ; elle est un cheminement humble qui conduit toujours plus loin. Ce qui s'est vécu « avec un cœur large et une grande générosité » (5ème annotation des *Exercices Spirituels*) ouvre encore plus largement le cœur et l'esprit à ce qui déborde le lieu et le moment présents ; retentit à nouveau et retentira sans cesse l'appel au risque abrahamique de se mettre en marche vers un « lieu » promis sans être connu car la promesse de Dieu est toujours au-devant de nous et hors de nos prises. L'appel précède le chemin ; la réponse donnée met en marche, une fois le premier pas risqué... et l'itinéraire se découvre pas après pas.

Je voudrais vous proposer trois moments des *Exercices Spirituels* qui me semblent nous montrer comment et combien l'expérience de Dieu ouvre au-delà d'elle-même ou plutôt au cœur d'elle-même au monde où nous sommes : il s'agit de la première semaine, de la contemplation de l'Incarnation et de la contemplation pour obtenir l'amour.

1. Il n'est pas d'expérience spirituelle sans **conversion**, sans retournement du cœur dans la conscience tout à la fois de son péché et du pardon de Dieu comme la première semaine des *Exercices* nous en permet l'expérience. La miséricorde vécue change le cœur : se délient ces liens qui étaient souvent de secrète servitude, se brisent les murs d'un ego qui pouvait être un bunker, se démasque le mal aux mille facettes dont l'homme peut se faire l'otage et le complice... C'est la liberté qui se vit comme capacité à choisir et à décider sans être soi-même déterminé par ses vieilles pesanteurs ; c'est la liberté recouvrée et retrouvée qui n'est pas un état à préserver mais appelle un don de soi qui est engagement et responsabilité dans le monde qui est le nôtre. « Va et ne pêche plus » dit Jésus à ceux et celles qu'il remet debout, ne garde pas avec lui ou auprès de lui mais envoie vers leur nouvelle vie. Le propre du péché est l'aveuglement et l'inconscience. C'est en s'en détachant que l'homme découvre la profondeur du mal car le pardon et la grâce de Dieu font voir ce

que le péché cachait.

L'histoire de Zachée dans l'évangile de Luc (Lc 19,1-8) montre que la rencontre personnelle du Christ est un événement radical qui ouvre les yeux et les mains. Voilà Jésus qui traverse la ville de Jéricho ; voici Zachée qui choisit le lieu le plus approprié pour satisfaire sa curiosité, son besoin de voir et de savoir. Il ne fait pas comme d'autres aux prises avec la foule, que ce soit la femme qui s'approche par derrière et touche la frange de son manteau (Lc 8,44) ou l'aveugle-né qui crie pour être rencontré (Lc 18,35-43). Il grimpe dans un sycomore pour voir d'en-haut celui qu'il ne peut voir d'en-bas. Et c'est Jésus qui lève les yeux et l'appelle par son nom. Il est interpellé par celui qu'il voulait simplement voir et qui désire le regarder face à face, à hauteur d'homme, chez lui. Celui qui s'était placé ailleurs que les autres est appelé chez lui : on ne voit pas le Christ sans être amené à se livrer au-delà de ce qu'on avait prévu. Le texte évangélique ne nous parle ni de reproches, ni de critiques, ni d'exhortations de la part de Jésus. Celui-ci s'est invité dans sa maison comme pour lui dire : « Zachée, tourne les yeux vers ta vie et vers les autres, non comme celui qui se défend ou se justifie mais comme celui qui désire faire la vérité...comprends que, qui que tu sois et quelle qu'ait été ton existence, il n'est jamais trop tard pour voir ta vie et le monde autrement ...va, marche vers ce que tu ne peux ni saisir ni t'approprier et qui demeure en avant de toi...ne sois plus possédé par ce que tu t'appropries mais deviens l'homme du don ». Alors ses yeux s'ouvrent sur ceux et celles qu'il a lésés par goût de posséder ou par souci d'accumuler, ceux auxquels il a extorqué quelque chose et ceux auxquels il ne pouvait rien extorquer. Zachée laisse le Christ lui ouvrir les yeux et les mains, le cœur et l'esprit : la rencontre du Christ lui fait voir ceux qu'il ne voyait pas ou qu'il ne voyait plus. La présence du Christ le détache de ce qui le liait et l'aveuglait : il est remis en marche vers ce qu'il ne pourra jamais s'approprier ; il est conduit à avoir sur autrui et sur la société ce regard nouveau, né d'en haut, non du lieu d'où l'on regarde en surplomb, mais de l'intime d'un cœur visité et habité par celui qui lui a dit : « il me faut aujourd'hui demeurer chez toi ». Son « chez moi » s'est élargi et a pris les dimensions d'un monde auquel il se rapporte désormais autrement.

2. Au moment de **contempler le mystère de l'Incarnation**, celui qui fait les *Exercices* est invité à vivre un premier temps où son cœur et son intelligence s'ouvrent au tout du monde et de l'histoire. Saint Ignace propose de regarder la « *délibération* » des trois Personnes de la Trinité « *regardant toute la surface ou la sphère de l'univers, remplie d'hommes. Et les voyant tous qui descendaient en enfer, elles décident dans leur éternité que la seconde Personne se ferait homme pour sauver le genre humain* » (ES,102). Il s'agit pour le retraitant d'avoir en quelque sorte une triple attention : attention à ce temps de Dieu, ce temps « hors temps », qui exprime le souci du monde et des hommes de la manière la plus large...attention à la sollicitude divine qui s'exprime comme désir de sauver l'homme de ce qui le conduit à sa perte...attention au dialogue de Marie et de l'Ange car la décision divine passe par l'accueil et l'hospitalité de Marie. Ce sont trois dimensions d'un unique moment où se conjoignent le plus universel et le plus singulier, le désir de Dieu et l'aventure humaine, la parole adressée et la réponse donnée.

Le retraitant est conduit à se décentrer radicalement : il pourrait par lui-même voir et considérer l'état du monde à un moment du temps...mais il est appelé à voir les choses comme Dieu les voit, à naître au regard de Dieu sur le monde, à voir les choses à partir de Dieu avec un regard en quelque sorte excentré. Il ne peut pas en rester à ce que le monde dit de lui-même car ce qui se passe dans le monde ne relève pas seulement du monde : il s'agit de discerner l'enjeu du temps présent dans une perspective autre, celle du regard de Dieu sur le monde. Alors le regard « d'en haut » voit la profondeur cachée de ce qui n'est pas seulement à observer mais davantage à comprendre : le plus décisif ne se livre pas dans l'analyse des drames et des rapports de forces, mais dans le « oui » fragile et déterminé de Marie à Nazareth. L'enjeu du salut est comme soustrait aux grands mouvements de l'histoire pour se concentrer sur un « oui » qui porte le futur de l'histoire des hommes. Vivre le présent, c'est vivre l'heure de Dieu qui ouvre les yeux et les oreilles à tout, à ce qui est le plus large et à ce qui est le plus ténu, à ce qui est le plus évident et à ce qui est le plus caché, à ce qui est le plus commun et à ce qui est le plus singulier. Le retraitant comme tout disciple

du Christ est ainsi conduit à avoir ce regard à la fois large et profond qui fait passer de notre situation « dans le monde » au dessein de Dieu « pour le monde », du regard de Dieu sur le monde à notre « oui » à Dieu dans le monde, de ce qui est arrivé ou se passe à ce qui demeure sans cesse en avant de nous. Car le temps de l'Esprit de Dieu donne le goût des commencements nouveaux. Ainsi, dans la contemplation de l'Incarnation, nous prenons une conscience aigüe de notre vocation à être ou plutôt à devenir davantage des « veilleurs » au cœur du monde, des veilleurs qui ont appris à voir jusqu'au milieu de la ténèbre la plus obscure. De la Trinité à Nazareth, de Marie à l'humanité, d'un jour de l'histoire à l'éternité, nous sommes placés devant l'immensité du mystère de Dieu : on n'est pas chercheurs de Dieu ni témoins du Christ de l'extérieur mais en se situant au cœur du monde, un monde aimé de Dieu et aimé « jusqu'à l'extrême » (Jn 13,1). Si c'est l'amour des hommes qui donne tout son sens à l'Incarnation du Verbe de Dieu, le disciple du Seigneur ne peut pas se dérober à ce que son « être au monde » requiert de présence à ce monde et à ce temps- une présence qui engage le cœur et l'esprit. Notre regard sur le monde va au cœur du monde ; notre désir de Dieu devient exigence de présence à ce monde.

3. Il me semble que dans « la contemplation pour obtenir l'amour » (ES 230-237) Ignace nous fait voir comment Dieu habite sa création et ses créatures et nous fait considérer comment Dieu est à l'œuvre en tout lieu et en toute situation. **Il s'agit de voir Dieu en toutes choses**, de contempler Dieu au travail dans la profondeur des choses. Il faut ce regard changé par la contemplation de l'Incarnation, creusé par la recherche de Dieu en toute chose, pour ne pas vivre une spiritualité vide, un idéalisme éthéré, une foi chrétienne anémiée de par son éloignement des réalités humaines. C'est un regard « autre », celui que donnent des « yeux intérieurs », qui permet de reconnaître comment Dieu travaille dans l'apparent effacement de sa présence et de sa visibilité. C'est une manière contemplative de se tenir dans le monde qui fait accéder à une autre perception de la réalité. A partir de la certitude que Dieu est à l'œuvre en tout, même là où sa présence semble la plus voilée ou la plus cachée, nous comprenons mieux notre relation au monde : nous pouvons alors nous rapporter fortement au monde sans pour autant devenir « mondains ». Il faut ce souci de sa propre vie intérieure et de sa conversion jamais achevée pour pouvoir, avec la grâce de Dieu, affronter les défis de notre temps. A partir de « la connaissance intérieure du Christ », telle que nous en demandons la grâce en deuxième semaine des *Exercices Spirituels*, s'ouvre l'appel à une vie de « plein vent » qui conduit à affronter les réalités de notre temps. Si l'attachement à la personne même du Christ a conduit à désirer le connaître plus intérieurement pour mieux le suivre et davantage l'aimer, comment ne pas voir avec des yeux nouveaux ceux et celles dont il s'est fait proche et qu'il confie à notre sollicitude et à notre charité jusqu'à la fin des temps ? Il n'y a pas un « faire » qui serait en quelque sorte déduit de l'expérience spirituelle comme un programme d'activités à entreprendre ou à poursuivre, mais un « agir » à vivre comme une exigence interne à l'expérience de Dieu que nous faisons : Dieu reconnu comme déjà à l'œuvre dans le monde. N'est-ce pas une manière de comprendre ce mot « aider » qu'utilise si souvent Ignace dans les *Exercices* et dans les *Constitutions* ?

II. Dociles à l'Esprit de Dieu

L'expérience spirituelle, telle que les *Exercices* permettent de la vivre et de la comprendre, ne permet pas de vivre ensuite une vie spirituelle qui serait fermée sur elle-même : elle ouvre les yeux et fait regarder autrement ce que nous pensions voir. Alors il importe qu'elle se vive comme docilité à l'Esprit de Dieu qui nous conduit en des lieux et sur des frontières que nous n'avons pas toujours choisis ni désirés. Il s'agit donc de cheminer en se laissant conduire. Sans cette docilité à l'Esprit qui nous aide à « sortir » de nous-mêmes, nous risquerions de faire du « sur place » spirituel ou encore de vivre un volontarisme où l'expérience de Dieu devient la justification de nos propres projets. Or, comme le disait Alberto Hurtado : « Dieu commence, Dieu accompagne, Dieu termine » (Alberto Hurtado, *Comme un feu sur la terre*, éditions Facultés jésuites de Paris, 2005, p.63).

Nous ne sommes jamais les militants d'une cause : nous sommes des témoins engagés et des disciples actifs qui se savent « serviteurs inutiles ». Il me semble que cette docilité à l'Esprit peut s'exprimer en trois mots : consentement, ouverture, responsabilité.

1. **Consentement.** Au cœur de nos plus grandes générosités et de nos engagements les plus prégnants, on risque de ne pas consentir à ce que Dieu soit le guide unique. Or l'expérience de Dieu et la vie spirituelle nous demandent de consentir à ce que Dieu soit Dieu au cœur de notre être et de notre histoire jusqu'à pouvoir entendre ce que le Ressuscité dit à Pierre : « c'est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas » (Jn 21,18). Le mot consentir me semble avoir une autre portée que le mot accepter : il s'agit non de se résigner à ce qui advient mais de faire profondément sien ce que l'on n'a ni cherché ni choisi ni voulu. Nul ne peut précéder l'Esprit de Dieu : il s'agit plutôt de se laisser conduire par Lui, à travers des événements souvent déconcertants, par un chemin qui est toujours, au-delà des apparences, un chemin d'intériorité, un chemin qui passe par les Galilée et les Samarie d'aujourd'hui. C'est le consentement de qui peut dire comme le Psalmiste : « tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles ; tu ne demandais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit : voici je viens » (Ps 39 (40),7-8a). « Voici je viens » . ce sont les mots de l'abandon à Dieu, de notre promptitude à accomplir ce qui ne relève pas d'abord de notre vouloir propre. La suite du Christ portant sa croix ne conduit nulle part ailleurs qu'au cœur du monde. Un tel consentement n'est pas une reddition de la volonté ni de l'intelligence : il passe par des débats intérieurs et des questions à la manière de Marie : « comment cela se fera-t-il ? » (Lc 1,34). C'est un lâcher prise qui est aussi engagement à laisser Dieu faire son œuvre en moi et en nous, à travers moi et à travers nous. Consentir, c'est consentir à avancer en ayant compris que la grâce de Dieu est l'origine de tout et qu'elle suffit : « donne-moi ton amour et ta grâce : c'est assez pour moi » (ES, 234).

2. **Ouverture.** L'Esprit de Dieu œuvre en nous pour nous ouvrir sans cesse les yeux, le cœur et l'intelligence à l'immensité du monde. Quand nous prenons conscience que nous sommes porteurs de plus grand que nous-mêmes, nous ne pouvons jamais nous enfermer dans une vision étroite ou étriquée de Dieu et du monde, de l'homme et de l'histoire. C'est la logique même de ce qui nous porte vers le Dieu toujours plus grand que de sortir de ce qui est petit et borné, souvent rapetissé à notre propre mesure. Les grands spirituels sont des géants qui ne permettent pas cette tiédeur médiocre, cette petitesse racornie qui anesthésie ou qui enferme dans des lieux confinés. L'homme de Dieu est l'homme du grand large, du plein vent, des grands espaces...même si le devoir l'arrime à un lieu qui semble n'avoir rien d'un aéroport ni d'une grande agora : les espaces et le souffle sont intérieurs et nous savons comment et combien les lieux de la vie contemplative sont souvent des lieux où l'on entend battre le plus fort le cœur du monde, où l'on entend le mieux le cri des « sans voix ». Le grand champ du monde est le lieu où Dieu nous appelle à Le rejoindre... Alors, une sorte d'indifférence aux réalités de nos sociétés, une manière de se situer en surplomb par rapport aux réalités humaines en se penchant vers elles, la résignation à ce que les choses soient comme elles sont ou l'acceptation passive de ce que le malheur - « ce déracinement de l'être », selon la belle formule de Simone Weil- fasse partie de la condition humaine ...cela mène assurément à questionner l'expérience spirituelle prétendument vécue. L'écoute patiente de la Parole de Dieu scrutée avec attention, le désir de chercher sans relâche le Seigneur pour se laisser rencontrer par Lui ouvrent les yeux aux horizons les plus larges, les mains aux tâches les plus difficiles, les bras à l'humanité à la manière des bras étendus du Crucifié sur la Croix. Il ne s'agit pas là d'une vision plus globale de l'état du monde, ni d'un catalogue quasi infini de ce qu'il faudrait faire ...Il faut plutôt passer par ces déprises de soi, de ses convictions et de ses assurances pour « descendre à la rencontre de Dieu » dans des lieux et des situations inhabituels car il importe de descendre dans l'obscurité où Dieu se cache. L'événement qui survient ou qui surgit, quelle qu'en soit la nature - personnelle, sociale, économique ou politique...- surprend : il conduit toujours sur une route à prendre ou à reprendre avec ce que l'expérience spirituelle nous a appris : l'humilité de qui se laisse

enseigner et conduire, la capacité à s'interroger sur soi, sur ses choix et sur les critères de ses décisions, et la disponibilité la plus large.

3. **Responsabilité.** C'est en répondant à cet appel de Dieu qui nous interpelle et nous provoque, depuis les marges et les frontières du monde, depuis ses lieux de souffrances et d'injustices...que nous vivons notre chemin spirituel comme une responsabilité. « Nous avons la responsabilité du monde entier » disait Alberto Hurtado (ibid. p : 167). A cause de ce sens de notre responsabilité, l'expérience spirituelle ignatienne fait de nous des êtres qui sont en même temps et inséparablement attirés vers Dieu et vers le monde. Il y a une attention au monde créé par Dieu et où il est à l'œuvre qui devient une ardente sollicitude pour ceux auxquels le Seigneur s'est donné...Il y a un regard creusé par « l'attente de Dieu » qui devient inquiétude en considérant ce que l'homme fait de l'homme et de la création...Il y a la conscience de ce qui est inacceptable et injustifiable qui exige de ne pas se dérober à ce que notre temps exige de nous. L'attachement au Christ nous donne la liberté et la disponibilité pour vivre en actes la suite du Maître qui guérit et qui console.

III. L'appel des frontières

L'expérience spirituelle libère un dynamisme qui est une sortie de soi et de son monde « habitué » pour se donner à d'autres en se donnant au Christ, pour servir d'autres en servant le Christ. La rencontre toujours plus profonde avec le Christ n'éloigne pas du monde mais y conduit. Alors nous pouvons ressentir intérieurement et entendre l'appel des frontières, et par conséquent l'appel à se porter aux frontières où le Seigneur nous attend : il s'agit de partir de ces « appels » et non pas d'abord de nous porter vers eux. Abraham entendit l'appel : « quitte ton pays...pour le pays que je t'indiquerai » (Gen 12,1) : le disciple du Christ doit se mettre en route vers cette « terre sainte » que le Seigneur nous désigne : l'humanité, l'homme vivant. C'est la « terre sainte » où Dieu se laisse approcher et se révèle. Alors l'appel des frontières me semble requérir : d'être présents, de savoir dire « non » en actes et d'oser s'engager.

1. **Etre présents.** En effet toute activité humaine, familiale, professionnelle peut être vue et vécue comme le lieu où le Seigneur appelle à se tenir. Le « chercheur de Dieu » ne renvoie pas à lui-même mais à la présence mystérieuse de Dieu là surtout où il semble oublié : ce n'est pas la présence du croyant qui rend Dieu présent, mais le croyant peut témoigner que rien de ce qui fait l'homme et l'humanité n'est déserté par Dieu. Il se rapporte aux réalités de nos sociétés et de notre monde comme les autres et différemment des autres : il s'agit parfois d'oser soulever ces questions fondamentales, trop refoulées ou occultées dans la vie sociale ordinaire, où l'homme s'interroge sur lui-même, sur le sens de l'existence humaine et sur le devenir de nos sociétés ; il s'agit toujours de voir le monde à partir d'en-bas, du point de vue de ceux qui semblent superflus ou inutiles. Et tout type de présence appelle un rapport au temps qui soit juste : c'est aujourd'hui que Dieu parle. Il me semble que c'est dans notre rapport au temps que s'exprime la justesse de notre présence à notre temps : il y a un temps pour le discernement et un temps pour la décision, il y a le temps présent qu'il s'agit de ne pas anticiper et le temps futur qu'il importe de respecter dans nos choix d'aujourd'hui, il y a le temps long qui est celui de l'intériorité et de la vie spirituelle et il y a le temps de l'urgence quand il s'agit de relever celui qui se trouve sur le bord de la route d'Emmaüs ... L'homme qui vit la foi au Dieu qui s'est fait l'un d'entre nous vivra alors des tensions qui peuvent l'écarteler : entre ce que requiert dans la durée la vie spirituelle et ce qu'exige la disponibilité aux urgences, entre les frontières où se porter et le centre à ne pas abandonner, entre la grandeur unique de chacun et le souci du plus grand nombre et des foules d'aujourd'hui, entre la recherche du plus universel et son inscription dans le plus particulier ...Le spirituel est l'homme qui accepte de vivre ces tensions constitutives de sa présence au monde.

2. Il s'agit aussi de **savoir dire « non »**, de se demander ce qui appelle notre résistance : le

réalisme mystique à la manière d'Ignace ne s'accommode de rien sans un discernement rigoureux et ne se résigne à rien de ce qui lui apparaît contraire au désir de Dieu sur le monde. Il importe de savoir refuser de toutes ses forces et dans la moindre chose le mépris, le cynisme, la violence ; il importe de dire non à des choix ou à des décisions qui éliminent ou marginalisent certains et les laissent sur le bas-côté de nos sociétés. Et cela se joue en tout : la façon de parler et de se référer aux autres, la manière de faire des choix et de les vivre... font entendre et voir nos priorités et nos solidarités. Et puis ressent-on intérieurement l'absence de ceux et celles qui manquent à nos sociétés, à nos églises ? La résistance passe par des combats spirituels à la manière de ces « justes » qui ont su, pendant le nazisme, prendre le parti de ceux qui n'avaient pas d'autre tort que d'être nés. Nous pouvons considérer ces « justes » de notre temps et de tous les temps qui osent dire « non » et refusent ce qui exclut, brise ou détruit. Notre capacité de résistance s'enracine tant dans notre expérience intérieure que dans la volonté de ne pas s'installer dans la paresse intellectuelle des discours tout faits ou convenus d'avance. La spiritualité ignatienne ne conduit au chômage de l'intelligence : nous devons croire à la force des idées comme force transformatrice des situations, à la force de ceux qui sont déterminés à se battre parce qu'ils ne veulent pas se soustraire à ce que le Seigneur les appelle à être et à vivre.

3. **Oser s'engager.** Vous savez qu'il nous est rappelé, dans la tradition spirituelle qui est la nôtre, la nécessité d'avoir une vie intérieure à la mesure des engagements et des responsabilités assumés : je crois qu'il faudrait aussi dire la nécessité de porter des engagements à la hauteur de l'expérience spirituelle vécue. L'expérience spirituelle n'enferme pas sur soi, sur un moment de son parcours, sur un lieu connu. Elle libère en nous « des énergies nouvelles » pour se porter et se trouver là où personne ne se trouve, là où des appels muets restent sans réponse. Depuis toujours l'expérience de Dieu, c'est-à-dire de l'amour, conduit à des initiatives qui peuvent avoir une capacité de transformation extraordinaire. S'engager ne signifie pas un activisme débridé cherchant à toute force l'efficacité, car comme le disait Buber : « le succès n'est pas un nom de Dieu ». Nous ne devons pas confondre réussite et fécondité, tant dans le champ apostolique que dans la vie sociale : les choses bonnes demandent souvent de lentes et obscures maturations. Alberto Hurtado disait : « les meilleurs apôtres ne sont pas les plus en vue, ni les meilleurs succès les plus apparents » (ibid. p.164). Ce qui importe, me semble-t-il, dans la tradition ignatienne, c'est notre manière de procéder : le discernement préalable à la prise d'une décision demande du temps et se vit souvent comme un véritable combat spirituel tant, dans nos meilleures intentions, le mal peut se cacher sous l'apparence du bien... Certes l'exigence spirituelle n'est pas la seule raison pour de tels combats : l'Esprit de Dieu suscite partout des engagements au service d'une humanité plus humaine. Mais, a fortiori, comment être le disciple du Ressuscité- celui qui a ouvert le tombeau de la mort- et ne pas vivre cette inquiétude qui est comme « une écharde dans la chair » ? Il me semble clair que l'expérience spirituelle suscite le désir d'être un acteur actif des transformations nécessaires, chacun à sa mesure et à sa place. Il y a partout des ponts à construire entre personnes, familles, groupes sociaux et ethniques... Il y a partout à vivre cette attention à l'autre, c'est-à-dire à chacun en commençant par ceux qu'on risque de ne pas voir... Il n'y a pas de condition préalable ni de délai nécessaire pour faire naître la toute simple confiance faite à chacun à partir d'un regard qui ne le jauge pas mais qui lui dit : « sois toi-même » et cela est grand... Ce n'est pas demain qu'il importe d'avoir le courage de chercher à tâtons comment « incarner » ce que l'Esprit de Dieu nous appelle à vivre car « le monde est notre maison ». Comment peut-on être ignatien sans avoir un sens aigu des frontières et des horizons ?

*

Oui, « le monde est notre maison » disait Nadal. Certes, notre monde est un monde d'incertitudes, d'inquiétudes, de ruptures, d'inévidence de Dieu... mais c'est aussi un temps d'immenses générosités, d'impressionnantes capacités à innover et à inventer, de recherche de ce

qui vaut et de ce qui a sens, de désir de retrouver ou de créer ce qui lie les personnes les unes aux autres dans de nouvelles solidarités... Nous savons qu'en d'autres périodes de ruptures, des hommes et des femmes se sont levés, suscités par Dieu, pour exprimer leur soif de Dieu, leur passion de la Bonne Nouvelle de l'Évangile et leur désir d'une terre nouvelle de justice et de paix. Et cela sans nostalgie par rapport au passé, sans complaisance par rapport au présent, sans crainte par rapport à l'avenir. Ces hommes et ces femmes, structurés intérieurement par leur expérience de Dieu, ont ouvert de nouveaux chemins. Notre temps a besoin de ces chercheurs de Dieu que l'Esprit de Dieu conduit sur les frontières de notre temps pour y vivre l'humilité, l'audace et l'espérance de nouveaux commencements.